

La Tournée de Forêt Méditerranéenne au Portugal

Du 12 au 16 mai 2015

par Roger CANS et quelques participants de la tournée...

En 2015, l'association a organisé sa tournée annuelle au sud du Portugal, dans la région de l'Alentejo. Cette visite a permis à la vingtaine de participants d'aborder la problématique des milieux arides et de prendre contact avec un mode particulier d'occupation et de gestion du territoire : le montado. Ils ont aussi traversé des peuplements proches de nos collines, des milieux plus arides que ce que l'on voit généralement au cours de nos tournées, et qui nécessitent une approche particulière.

Pour la première fois, le rendez-vous n'était pas à l'aéroport de Marseille, mais directement à Lisbonne, pour satisfaire les amateurs de tourisme dans la capitale portugaise.

Nous nous retrouvons d'abord à quelques-uns le lundi 11 juin pour un succulent dîner offert par trois membres de la Société portugaise de sciences forestières, dont son Président, le Professeur Francisco Rego, accompagné de Mme Graça Louro (Vice-Présidente) et de Paulo Godinho Ferreira (Trésorier).

Le rendez-vous général est fixé le mardi 12 mai à 16 h au centre de Lisbonne. Nous sommes 17 à embarquer dans le car, sous la conduite du Docteur-Ingénieur Maria-Carolina Varela, jeune retraitée et ex-Chargée de recherche forestière à l'Institut supérieur d'agronomie. C'est elle seule qui a eu finalement la lourde responsabilité d'organiser la tournée et qui va nous guider tout au long des cinq jours de parcours. Nous prenons donc la route de l'Alentejo (« outre Tage ») par le très beau pont Vasco de Gama qui traverse l'estuaire du Tage. Maria-Carolina nous explique que la « forêt » de chênes-lièges et chêne vert (le *montado*) ne comporte en moyenne qu'une cinquantaine d'arbres à l'hectare. Elle a en effet l'aspect d'une savane arborée, où paissent quelques moutons, porcs et surtout de grands troupeaux de bovins. Ces derniers ayant été favorisés par la politique agricole commune qui subventionne la vache allaitante.

Nous traversons des vignes et des plantations de pins pignons. Certains sont plantés trop serrés et n'ont pas souvent — ni suffisamment — été éclaircis. Ils sont souvent victimes d'attaques d'insectes ou de champignons. Ils ont été plantés, comme dans toute la région, dans le cadre du Règlement européen pour le boisement des terres agricoles (CEE n° 2080/92).

Comme dans tout le nord de l'Espagne, on traverse aussi quelques plantations d'eucalyptus. Maria-Carolina explique que l'eucalyptus a d'abord été introduit pour lutter contre la malaria. Dans les années 1950, le Gouvernement portugais a développé cette culture, une des premières sources de devises, avec la participation de groupes papetiers scandinaves à la recherche de nouvelles sources de cellulose. L'eucalyptus est très apprécié pour la fabrication du papier blanc, qualité écriture, alors que les résineux sont utilisés pour le papier journal. L'arbre présente l'inconvénient de brûler très facilement du fait des composés organiques volatils (COV) inflammables qu'il émet.

Au long du parcours, nous apercevons des affleurements de granite et des nids de cigognes sur les pylônes. Les vaches sont bien gardées : elles sont surveillées de près par les hérons garde-bœufs. Nous traversons la ville d'Estremoz et le village de Sousel, une région connue pour ses vignes, ses oliviers et son marbre. Ici, les chênes verts sont toujours plus denses que les chênes-lièges.

Vers 19 h, nous traversons Fronteira, avec son église colonisée par les hirondelles de fenêtre et ses cigognes qui nichent assez près du sol. Il fait toujours très chaud dans le car (36°) car la climatisation est en panne. Nous arrivons enfin à Alter do Chao, où nous attend un magnifique hôtel/couvent (quatre étoiles) pour notre étape du jour. Après le dîner dans un restaurant de la ville, place à la chansonnette, totalement improvisée, dans la cour de l'hôtel. Jacqueline se lance dans le bel canto solo, Chantal, Joëlle et Katia se déchainent avec des chansons dont elles connaissent toutes les paroles. L'assistance reprend les refrains. Roger se lance à son tour, puis en duo avec Chantal. On passe une très bonne soirée. Les autres (rares) clients de l'hôtel sans doute moins...

Le haras de Alter

Mercredi 13 mai, le programme est original : visite du haras national appelé *Coudelaria de Alter*, créé en 1748. A une époque où les conflits de frontière étaient permanents avec l'Espagne, les Portugais avaient besoin de chevaux rapidement disponibles et bien dressés. D'où le choix du lieu (800 hectares), dans une région pourtant peu propice à l'élevage. Il faut faire venir le fourrage de loin, et même parfois l'eau, apportée par les pompiers ! Après cinq mois de sécheresse totale, les barrages sont vides. L'ensemble des bâtiments a été restauré avec l'aide de l'Union européenne. Le haras a été un temps occupé par les militaires. Aujourd'hui, il n'accueille plus que des civils. Il assure une formation professionnelle agricole et cynégétique, y compris la fauconnerie. De curieux pigeonniers servent à l'élevage de toute une volaille. Au XVIII^e siècle, le haras servait aussi à acclimater des arbres exotiques. Aujourd'hui, il y a trop d'animaux dans la campagne et donc très peu de régénération. Le chêne vert se défend assez bien avec ses feuilles piquantes, mais pas le chêne-liège. D'où la proportion de 80% de chênes verts et de 20% de chênes-lièges. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, les vieux arbres ne sont pas remplacés. La plupart des peuplements sont ainsi très âgés et souvent dépérissants. Le froid, ici, peut être aigu (jusqu'à -12°). Nous marchons au milieu des fleurs, sur un chemin d'arène granitique. On entend le rossignol.

Rappel de quelques définitions

Forêts : terres occupant une superficie de plus de 0,5 hectares avec des arbres atteignant une hauteur supérieure à 5 mètres et un couvert arboré de plus de 10 %, ou avec des arbres capables d'atteindre ces seuils in situ.

Autres terres boisées : terres n'entrant pas dans la catégorie «forêt», couvrant une superficie de plus de 0,5 hectares avec des arbres atteignant une hauteur supérieure à 5 mètres et un couvert arboré de 5-10 %, ou des arbres capables d'atteindre ces seuils in situ, ou un couvert mixte d'arbustes, arbrisseaux et d'arbres supérieur à 10 %.

Sont exclues de ces deux catégories les terres à vocation agricole ou urbaine prédominante.

Autres terres dotées de couvert d'arbres : terres entrant dans la catégorie «autre terre», couvrant une superficie supérieure à 0,5 hectares avec un couvert arboré de plus de 10 % d'arbres pouvant atteindre une hauteur de 5 mètres à maturité.

Source : « *Evaluation des ressources forestières mondiales, termes et définitions* »
FAO, Rome, 2010

Maria-Carolina explique que le prix du liège a été divisé par deux et que le bois de feu est trop abondant. Les latifundistes, propriétaires de 1 000, 2 000 ou 3 000 hectares, n'ont plus que les vaches allaitantes pour gagner leur vie. Le chêne-liège profite de l'abandon des terres et des incendies de résineux. En fait, il y a peu d'incendies dans l'Alentejo. Ici, on pâture l'herbe durant l'hiver. Quelques frênes oxyphylles au bord de « l'oued ».

On visite les stalles avec leurs chevaux, tous différents et familiers. On s'installe ensuite sur les gradins de la carrière du manège à ciel ouvert, où de jeunes cavaliers s'entraînent au saut d'obstacle. Chaque étudiant a son cheval. Il n'y a plus de militaires. On admire un cavalier professionnel qui dresse sa monture. Les chevaux, ici, sont dressés pour l'obstacle, la course et aussi la corrida. La race portugaise ne compte plus que 20 spécimens, et est donc menacée d'extinction. Les chevaux sont dressés puis vendus.

Nous parcourons des bâtiments construits à l'ancienne en 2007, notamment une immense écurie où attendent des chevaux une cloche au cou. Cela nous étonne. En fait, ces chevaux vont être lâchés dans la « forêt » de 15h au lendemain 9h. Un tracteur chargé de fourrage vient alors les chercher. Les chevaux sortent ainsi tous les jours de l'année. Nous visitons ensuite le musée des calèches, construit en 2001. On y admire tous les types de véhicules hippomobiles : phaétons, omnibus, tilbury, landau, break, coupé, tous très bien entretenus.

A midi, c'est l'heure de la visite du musée du cheval. Musée historique qui va de la préhistoire au monde contemporain. Des vitrines pleines d'armures, d'éperons, de sabres et de pistolets, ainsi que des selles et harnachements divers. Un distributeur d'eau fraîche est bienvenu. On quitte le haras en passant par le barrage réservoir, alimenté par une source et l'eau de pluie. Il est encore plein à cette saison. Nous déjeunons dans un restaurant trois étoiles d'Alter do Chao. Nous reprenons ensuite la route, toujours ponctuée de nids de cigognes lorsqu'un cours d'eau est proche. Le car fait le plein de carburant à Fronteira. En repassant à Sousel, Maria-Carolina rappelle qu'elle a fait des travaux sur la conservation génétique du peuplier noir et du frêne. Nous retraversons Estremoz et sa forteresse arabe.



Photo 1 :
Le haras de Alter.
Photo D. Picheral.

Suivent des terres de vignes irriguées au goutte à goutte, puis des montados de chênes-lièges et verts en mélange, pâturés par des troupeaux. Sur certaines terres abandonnées, l'Union européenne a financé des replantations de chênes-lièges. Nous arrivons alors à Evora, une ville célèbre du temps de l'Inquisition, avec un archevêque jésuite très actif. Elle est aujourd'hui dotée d'une université. Nous faisons nos courses au supermarché pour le pique-nique du lendemain, pendant que le chauffeur fait réparer la climatisation du car. Nous traversons ensuite des plantations industrielles d'oliviers basse tige qui ont curieusement l'air de vignes : les arbres sont plantés en ligne, très

Photo 2 :
Chêne vert
dans l'Alentejo.
Photo D.P.



serrés, et maintenus à faible hauteur (1,20 à 1,30 m) pour la cueillette mécanique. Afin de satisfaire une production intensive, les arbres ne vieilliront guère plus d'une vingtaine d'années.

Visite en passant du grand barrage d'Alqueva, qui génère l'un des plus grands lacs de retenue d'Europe. Le niveau d'eau est déjà faible en mai. Nous nous arrêtons pour photographier des collines couvertes de pins pignons plantés en lignes serrées. Nous finissons la journée à Moura. Nous nous installons dans un magnifique bâtiment classique du centre ville, difficile d'accès pour le car. Nous dînons en ville dans un restaurant où nous poussons une fois de plus la chansonnette pour demander à boire. Nous sommes servis, et même bien servis, comme toujours dans cette tournée.

La Contenda lusitano-espagnole

Toujours un beau soleil le jeudi 14 mai. Le petit-déjeuner est pris dans un grand salon d'apparat, au plafond décoré de motifs en stuc. Nous rembarquons dans le car avec nos affaires dès 8h15, car nous sommes attendus sur le parcours. Le car s'engage sur une piste qui s'avère une erreur, la faute au GPS. Nous retrouvons la voiture municipale qui nous attend à St-Alexis-de-Restauracion, un

Photo 3 :
Reboisement en pins pignon. Contenda.
Photo J. Bonnier.



village dont les toits sont dotés de belles cheminées de style arabe, circulaires et à couvercle. Maria-Carolina souligne que le chêne vert domine dans la campagne. Sur certaines terres abandonnées, on a planté des pins pignons, souvent trop serrés pour produire des cônes intéressants. On craint à présent l'incendie, là où il n'y avait autrefois aucun résineux.

Avec nos guides forestiers qui nous précèdent en voiture, nous empruntons une piste qui conduit à la forêt que la municipalité de Moura a rachetée il y a quinze ans. On l'appelle « périmètre forestier de Contenda » (qui signifie compromis), car elle est à cheval sur une frontière longtemps disputée avec l'Espagne, et enfin fixée au XIX^e siècle. Ces terres avaient été dévastées et sont restées désertes jusqu'au XX^e siècle. Aujourd'hui, la Contenda portugaise occupe 5 000 hectares et la Contenda espagnole 11 000 hectares. Côté portugais, on a reboisé en chênes et en résineux (pins maritimes et pins pignon). C'est devenu une Réserve nationale de chasse. La chasse aux cervidés apporte un revenu appréciable. Un particulier y élève de petits cochons à la peau grise qui se nourrissent des glands et autres produits de la forêt. Ces cochons plutôt maigres (on voit leurs côtes) sont vendus plus cher que les autres.

En regardant les pylônes électriques, on aperçoit sur chacun des dispositifs qui tournent comme des anémomètres. C'est pour dissuader les cigognes et les grands rapaces qui pourraient s'électrocuter en s'y posant. On voit effectivement deux vautours fauves, hauts dans le ciel. A la Maison forestière, nous descendons du car pour une marche en forêt, parmi les pins pignons plantés dans les années 1950. Sur ces sols schisteux, on retrouve le maquis méditerranéen, avec arbousiers, cistes ladanifères et asphodèles. Nous parvenons sur la ligne de crête qui forme la frontière entre le Portugal et l'Espagne. Nous immortalisons la visite par des photos de groupe. On constate que, du côté espagnol, on a replanté en pins et eucalyptus — toujours lui ! Côté portugais, on a procédé l'an dernier à un dépressage des pins pignons sur une petite parcelle. Les rondins sont destinés à la pâte à papier et les branchages conservés pour les fours des boulangers.

On ne nous a pas attendus pour la levée du liège. Nous découvrons les arbres fraîchement démasclés, avec leurs troncs couleur de

rouille. Il faut descendre dans le maquis pour retrouver les ouvriers au travail. On aperçoit d'abord le tracteur avec une remorque qui collecte les planches de liège. Une équipe de sept ou huit leveurs s'active autour des chênes bons à démascler. Ils attaquent l'écorce à la hache et la décollent avec le manche de l'outil taillé en biseau. Sur le tronc nu, les fourmis à découvert courent dans tous les sens. Les bûcherons portent sur leur dos l'écorce jusqu'au tracteur ou l'entassent sur place avec un repère. Il s'agit là de la première levée de liège sur de jeunes arbres, donc du liège « mâle », qui ne donnera pas de bouchons mais du liège de piètre qualité, qui sera broyé pour fabriquer des panneaux d'isolation ou autres matériaux agglomérés. La première levée se pratique lorsque le tronc de l'arbre dépasse 70 cm de tour. Un des ouvriers qui a travaillé en Suisse montre sa mesure : une ficelle de « septante trois centimètres ». Le liège « femelle » sera récolté neuf ans plus tard. C'est pourquoi les troncs sont marqués d'un 15 pour 2015. Au Portugal, le démasclage est effectué tous les neuf ans, de mai à juillet, en pleine activité de l'arbre, l'humectation liée à la descente de sève permettant alors le décollement des planches sans danger de dégradation de la « mère » (assises génératrices du cambium).

Nous remontons la pente jusqu'à un nourrissoir à vautours, actuellement vide. Sur un panneau, le portrait d'un lynx ibérique. Un peu plus loin, une batterie de ruches. Les forestiers expliquent que le bois d'éclaircie est donné en échange du travail. « *Un marchand de bois ne viendra jamais ici. C'est trop loin de tout.* ». La commune de Moura est vaste (90 000 hectares) et divisée en cinq sous-unités, les *freguesias* (paroisses). Elle est donc plus étendue que la plus grande commune de France (Arles, 75 000 hectares). A la descente, nous nous arrêtons près d'un passage à gué, bordé de frênes. Jean-Marie Lagarde fouine et trouve deux cadavres d'écrevisses de Louisiane (à pattes rouges), sans doute tuées par des cigognes maladroites. Roger Cans les conserve pour les peindre à l'hôtel. Cela fera une planche de plus pour sa collection de « natures mortes ».

On nous avait annoncé un pique-nique, mais nous nous retrouvons dans un relais de chasse, autour d'une très grande table. On nous sert même une succulente viande chaude de porc local, en plus des repas tirés des sacs. Comme nous sommes seuls avec



MERTON (Portugal)
14/5/15
Ecrevisses de Louisiane
Procerbosus clarki

Ecrevisses de Louisiane.
Planche de Roger Cans.

nos hôtes, Roger Cans suggère que chacun d'entre nous se présente. Un tour de table bienvenu car nous ne nous connaissons pas encore tous assez bien, même après trois jours de voyage en commun et de discussions intenses. Nous admirons aussi les photos d'animaux qui ornent les murs. Elles sont l'œuvre de l'un de nos hôtes, Pinto Moreira, un photographe guide nature qui enseigne la photo animalière.

Nous reprenons notre route dans un paysage maintenant familier de *montado* (Cf. encadré page suivante).

A la pause café, nous admirons un nid de cigognes construit dans un arbre proche avec trois cigogneaux déjà grands. On signale la présence de pies bleues ibériques peu farouches. Sur le chemin de Villa Verde de Fincalho, on voit des nids de cigognes sur chaque poteau électrique. Pour nous faire plaisir, le chauffeur nous conduit sur une colline offrant un superbe panorama, où se

Photo 4 :
Levée de liège dans la
Contenda
Photo P. Deville.



1 - Tous les documents du projet, dont le cahier final de capitalisation, sont disponibles auprès de l'AIFM
14 rue Louis Astouin
13002 Marseille
Tél. : 04 91 90 76 70
Mél : info@aifm.org
... et sur le site du projet :
www.forclimadapt.eu

Voir aussi l'article de L. Amandier
Forêt Méditerranéenne
t. XXXV, n° 4, déc. 2014,
pp. 423-432.

Photo 5 :
Le montado
de la Coudeleria.
Photo J.B.

trouve une charmante chapelle à coupoles qui semble être une ancienne mosquée. Cette colline (San Gens) très ventée est un point géodésique. Nouvelle pause dans la ville de Serpa, avant de gagner Mértola et l'hôtel du Musée. Visite libre de la ville, construite sur une rive très escarpée du fleuve Guadiana, puis dîner au restaurant, copieux comme toujours.

La restauration du *montado*

Vendredi 15 mai, nous partons avec deux jeunes guides. Nous apercevons des plantations d'arbres protégées par des manchons anti-lapins. Plus loin, des pins pignons et des caroubiers. Sur les bords de route, on admire les bouquets argentés à fleurs jaunes du « rétama », espèce méditerranéenne voisine du genêt. Du car, on aperçoit des alouettes,

des grives et un couple de perdrix. Nous arrivons à un lieu-dit « Le Mont du Vent » où se trouve un Centre d'études et de sensibilisation à l'environnement. Il est installé sur un terrain de 200 hectares, propriété de la commune de Mértola. L'Association de défense du patrimoine de Mértola (ADPM) y pratique le reboisement de chênes verts et d'autres espèces arbustives ou arborées sur « bourrelets à double butée », en courbes de niveau pour limiter l'érosion suivie de désertification sous ce climat semi-aride, ainsi que la restauration des berges de cours d'eau, avec des crédits européens du programme Life et des subventions du WWF (World Wildlife Fund). Dans cette zone semi-aride (450 mm de précipitations), il faut arroser les jeunes plants par goutte à goutte. Un tuyau court au pied des arbres et deux autres à 30 cm de part et d'autre, pour encourager les racines à s'étaler. Ceci a été réalisé dans le cadre du programme européen ForClimadapt¹. Dans les parcelles replantées, les chênes sont quelquefois surcimés par les cistes ladanifères.

Le Centre dispose d'une pépinière et cultive les plantes aromatiques ou médicinales, avec l'ADPM. Nous assistons au tri et à l'emballage du fenouil séché par trois dames payées 400 euros par mois (le Smic est de 500 euros au Portugal). Dans des cartons, on trouve des sachets d'origan, tilleul, romarin, menthe, sauge, thym, immortelle et même feuilles de frêne. Tout est garanti bio, bien entendu. Autour du Centre, les terres labourées produisent de l'orge et du triticale. Mais il faut labourer selon les courbes de niveau, car l'érosion est forte (ramenée, par cette méthode, à 800 kg par hectare et par an). Avec la traction animale, on suivait forcément les courbes de niveau, mais avec le tracteur, on craint les dévers et on recherche la facilité. Les exploitants ne vivent, bien sûr, pas de la forêt mais de l'élevage (vaches à viande et moutons). Malheureusement, ils choisissent souvent des races réputées productives mais peu adaptées au climat.

Le Centre élève des ânes, des chèvres, des moutons... et des paons. Il expose des modèles de cabanes de berger et des constructions en pisé avec toit reposant sur des canisses. Bien qu'on soit sur un site très venté, il n'y a pas d'éoliennes (« trop chères »). Il y en avait autrefois pour pomper l'eau. En revanche, on capte l'énergie solaire. Les 200 hectares du Centre sont répartis entre trois fonctions : une aire de conserva-



Montado

La plupart des forestiers méditerranéens citent le *montado* (et la *dehesa*, dénomination espagnole) comme un mode très appréciable de sylviculture.

Aujourd'hui où (ré)apparaît une idée d'agroforesterie, qui s'applique également à la castanéiculture, une telle manière d'occuper et d'exploiter le sol ne peut laisser indifférent, au point que l'on a souvent souhaité promouvoir de tels systèmes comme moyen de rendre des espaces entiers plus résistants aux incendies ou de rénover la suberaie.

L'exemple de Monte do Vento, où les membres de l'ADPM tentent de reconstruire un *montado* est significatif en ce sens qu'il met en œuvre des techniques de défense et restauration des sols identiques à celles en œuvre dans bien des pays circum-méditerranéens.

tion, une aire de transition et une aire de production. De jeunes arbres sont protégés par de petits tubes verts. Ce sont des « abris-serres » appelés « tubexTM » en France. Pour améliorer la qualité du parcours, assez médiocre, Louis Amandier rappelle les vertus du trèfle souterrain, une bonne espèce fourragère annuelle, adaptée à ce type de milieu et qui se resème lui-même. Et il plaide pour le gyrobroyeur tel qu'on l'utilise en Corse, pour combattre les refus et les petits ligneux, plutôt que la charrue. Gérard Guérin complète en précisant qu'une bonne gestion du pâturage permet de limiter les interventions mécaniques. On nous explique que le caroubier, ici, est un arbre fourrager. Les graines qui sont dans les gousses du caroubier, dont le poids est remarquablement constant, ont été dans l'antiquité, utilisées comme unités de mesure des poids ; elles sont à l'origine du mot « carat » dans le vocabulaire des bijoutiers.

Nous déjeunons dans un restaurant à gibier de Mértola, qui nous est entièrement réservé. Nous repassons ensuite devant le monument élevé à la chasse, pour la photo de notre Diane, Jacqueline Kossow. Toujours les nids de cigognes sur chaque poteau. Nous arrivons alors dans une steppe sans arbres, où a été installé, près de Castro Verde, le Centre de sensibilisation à l'environnement et de protection des oiseaux, où sont employées 15 personnes. Cette pseudo-steppe (pluviométrie de 400 mm) serait le résultat de l'exploitation totale du chêne vert pour le charbon de bois et la reconstruction de Lisbonne après le tremblement de terre de 1755. C'est la région du Portugal où l'on trouve le moins d'arbres. En revanche, on y trouve des oiseaux originaux tels que l'outarde canepetière, le faucon crécerellette, le ganga (que l'on trouve aussi en Crau), le chevalier combattant, l'œdicnème criard et le pygargue. Les outardes et les pygargues, qui nichent au sol, sont les oiseaux les plus menacés. Ils ont besoin d'une végétation de 30 cm. La récolte du blé, cultivé pour le bétail et non pour le pain est repoussée jusqu'en juin pour respecter les nids. On cultive aussi des parcelles de légumineuses comme le pois fourrager, abandonné aux oiseaux. On observe quelquefois des collisions d'oiseaux dans les clôtures et les lignes électriques. Il y a vingt ans, on comptait environ 300 couples d'outardes sur 80 000 hectares. Les effectifs d'oiseaux remontent, notamment le rollier, avec l'arrêt des pesti-



cides et l'effondrement du nombre de chasseurs. Malheureusement, les produits contre les escargots, théoriquement interdits, sont encore utilisés en attendant l'épuisement des stocks. Des nichoirs sont installés sur des tourelles en maçonnerie, garnies d'azulejos pour dissuader renards et serpents. Nos amis sortent une longue vue pour que nous puissions voir quelques oiseaux.

Nous reprenons la route, ou plutôt l'auto-route, pour gagner Setúbal, notre étape du soir. Nous traversons une zone où l'eucalyptus a dépassé le chêne-liège. Nous avisons des rizières dans un estuaire, puis une forêt naturelle de pins pignons, chênes et autres

Photo 6 :
Récolte de bois de pin à Contenda.
Photo J.B.

Photo 7 :
Plantations dans le domaine de Monte do Vento.
Photo D. Picheral





Photo 8 (ci-dessus) :
Vue de la péninsule
de Arrábida.
Photo P.D.



Photo 9 :
Serra de Arrábida :
le groupe,
sous un pistachier
et un... chêne kermès
Photo J.B.

arbres méditerranéens. Enfin un peu de diversité grâce à une meilleure pluviométrie (600 mm). Une pause pour des crèmes glacées, et nous arrivons à Setúbal, où nous nous installons à l'hôtel Esperança Centro. Promenade en ville pour les amateurs, puis dîner en terrasse dans un restaurant à fruits de mer (calamars, sardines, cabillaud).

La serra de Arrábida

Le samedi 16 mai est notre dernier jour de tournée. Didier Picheral nous fausse compagnie pour son avion. Après un coup d'œil au vide-grenier organisé sur l'esplanade, nous prenons la route du Cap Espichel, un littoral préservé grâce à la création en 1976 du Parc naturel d'Arrábida (10 000 hectares). Nous y découvrons le chêne zeen (*Quercus faginea*), qui s'ajoute aux trois espèces locales de chênes. Ils produisent des glands durant six mois pour les sangliers ! Avec les *Vigilante de natureza*, nous pénétrons dans un maquis thermo-méditerranéen très vert où se mêlent genévriers, arbousiers, myrtes, lentisques et viornes-tins. Le Parc comprend une partie marine pour la protection des dauphins et des poulpes, ainsi que des grottes à chauves-souris et escargots.

Nous visitons une ancienne carrière de « brèche », une sorte de poudingue à angles vifs qu'on utilise comme du marbre et qui rappelle celle de Roques-Hautes, au pied de Sainte Victoire, près d'Aix. Enfin, nous descendons jusqu'à une « aire de protection totale », ce que nous appelons en France une « réserve intégrale ». Grâce à une pluviométrie favorable (700 mm), on trouve là une végétation exceptionnelle avec un olivier de 3 m de tour et un chêne kermès (*Quercus coccifera*) de 17 m de haut, etc. Nous déjeunons à Azeitoun dans un restaurant d'artistes où sont exposés abat-jours et colliers. La *Guardia nacional republicana* est intervenue pour permettre au car de parquer. Un dernier arrêt pour visiter une fabrique d'azulejos, et c'est le retour à Lisbonne.

Fin d'une belle et chaude tournée que Maria-Carolina Varela a organisée de main de maître et que nous ne féliciterons et remercierons jamais assez.

Les participants :

Louis AMANDIER, Marie-Paule AMANDIER, Joëlle BAILET, Jean BONNIER, Sophie BONNIER, Chantal CANS, Roger CANS, Alain CHAUDRON, Pierre DEVILLE, Christine DEROIN, Jacqueline KOSSOW, Katia LAGARDE, Jean-Marie LAGARDE, Annick DOUGUEDROIT, Gérard GUERIN, Didier PICHERAL, Maria Carolina VARELA.